TRANS-
Revue de littérature générale et comparée

2 | 2006
Littérature et image

Bilan sur l'Italie d'aujourd'hui. Du marché éditorial à la recherche universitaire. Arrêt sur l'état d'une discipline : la littérature comparée

Massimo Scotti

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/trans/165
DOI : 10.4000/trans.165
ISSN : 1778-3887

Éditeur
Presses Sorbonne Nouvelle

Référence électronique
Massimo Scotti, « Bilan sur l'Italie d'aujourd'hui. Du marché éditorial à la recherche universitaire. Arrêt sur l'état d'une discipline : la littérature comparée », *TRANS-* [En ligne], 2 | 2006, mis en ligne le 22 juin 2006, consulté le 13 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/trans/165 ; DOI : 10.4000/trans.165

Ce document a été généré automatiquement le 13 mai 2019.

Tous droits réservés

Bilan sur l'Italie d'aujourd'hui. Du marché éditorial à la recherche universitaire. Arrêt sur l'état d'une discipline : la littérature comparée

Massimo Scotti

J'avais commencé cet ouvrage, il y a trois ou quatre mois ; les événements ont devancé mes vœux ; j'arrive trop tard, et je m'en félicite. Plusieurs passages de cet écrit ne seront donc plus applicables à l'état politique du moment ; mais quand ils ne serviront qu'à nous faire haïr davantage la tyrannie d'où nous sortons, et à nous attacher au gouvernement qui nous est rendu, il ne me paraîtrait tout à fait inutile de les publier.
(*Chateaubriand*)

1 Un spectre hante l'Italie : le spectre de la stupidité. Sortie de cinq années terribles sous l'emprise d'un masque démoniaque, d'un joueur de flûte ridicule, d'une sorte de golem qui réunit les pires défauts caricaturés dans la « comédie à l'italienne » (la mesquinerie, l'opportunisme, la vulgarité, l'ignorance, la corruption, la soif de pouvoir, la haine des institutions), l'Italie se trouve aujourd'hui dans une impasse tragique. Nullement libérée de ses sbires, elle est livrée à une gauche faible, dont les tâches s'annoncent particulièrement difficiles, les caisses de l'État étant vides et les réformes à réaménager. Mais surtout, c'est la mentalité même d'une partie des Italiens qui a subi une transformation radicale, vers le pire assurément. Une mentalité qui peut-être n'a pas été réellement subvertie, mais qui a juste renoué avec son passé récent : « Le fascisme, c'est l'autobiographie de la nation » a écrit Piero Gobetti avant d'être tué par les bandes armées de Mussolini. Et c'est d'ailleurs là le vrai problème[1] : le danger n'est pas représenté par M. Berlusconi, le « Cavaliere », propriétaire de chaînes de télévisions et de

multiples et tentaculaires entreprises, mais il réside dans ces millions d'Italiens qui ont revoté pour le leader de Forza Italia, même après cinq ans d'un gouvernement surréel.

2 C'est très douloureux à dire, mais l'Italie n'est pas un pays formé pour la démocratie. Les événements récents en France ont fait apparaître un contraste frappant entre les deux nations. Contrairement à l'Hexagone, en Italie des centaines de grèves générales, des protestations, des pétitions ont été complètement ignorées par le gouvernement. Les paroles des grands rhétoriqueurs de l'Antiquité retentissant encore dans leurs souvenirs, les Italiens, inconsciemment, sont attirés par les beaux discours qui les hypnotisent, les étourdissent et leur font oublier le rapport entre les mots et la vérité (qui, désormais, en Italie, comme ailleurs, n'est devenue qu'*une* option possible). Et, en ce sens, on peut dire que M. Berlusconi a essentiellement vociféré pendant son quinquennat plénipotentiaire (ce qui n'a rien d'étonnant !). Il a imposé des dirigeants qu'il a lui-même choisis et n'a rien fait d'autre que parler *pro domo sua*.

3 Cependant, ce qu'il y a de plus paradoxal dans l'Italie berlusconienne, c'est que le premier ministre est un « président-éditeur ». M. Berlusconi possède le plus grand groupe éditorial du pays. Néanmoins, il n'a pas donné au livre ni à la culture la moindre place dans son programme politique désastreux, tant il était absorbé par la résolution de ses problèmes personnels, notamment avec la justice qu'il a par ailleurs contribué à affaiblir. Il faut également rappeler que lors de sa montée au pouvoir, le premier ministre n'était pas seul : il a obtenu l'appui de l'Église et s'est entouré d'une bande de sous-fifres, ayant des intérêts divergents mais un même goût du pouvoir. Aucun représentant de la gauche n'a eu le courage de dénoncer cette alliance, le *cattocomunismo*, une tradition proprement italienne de communistes d'observance catholique, faisant aujourd'hui encore un grand nombre d'adeptes dans la péninsule. Seule Monica Bellucci, qui par ailleurs vit désormais à l'étranger, a osé en parler à la télévision, le seul moyen en Italie de se faire entendre par tout le monde. Faisant preuve d'une grande conscience civique, l'actrice a stigmatisé la montée du cléricalisme ainsi que l'ingérence de l'Église dans des questions de politique intérieure, telles que l'introduction du Pacs, la fécondation médicale assistée ou l'avortement.

4 J'ai parlé d'un président-éditeur : M. Berlusconi aurait pu valoriser la culture du livre, même dans son propre intérêt, pour augmenter ses gains. Et pourtant, la seule chose qu'il ait su faire en matière d'édition a été de vendre au rabais les volumes d'une des collections italiennes les plus prestigieuses, l'équivalent italien de la « Bibliothèque de la Pléiade », la collection « I Meridiani », publiée par Mondadori. Ces tomes précieux sont aujourd'hui disponibles en solde dans les kiosques (c'est un peu comme si Armani avait vendu ses tenues de haute couture dans les hypermarchés). Qui donc peut se sentir incité à dépenser quarante ou cinquante euros pour acheter un nouveau « Meridiano » lors de parution, alors qu'il suffit d'attendre un an ou deux pour le trouver dans les kiosques, au milieu des magazines et des mots croisés, à un peu plus de douze euros ? L'état du livre dans le marché culturel italien est réellement déplorable. Il est tout simplement considéré comme une marchandise, une marchandise quelconque. Produit à la chaîne, en une quantité excessive d'exemplaires pour un pays qui n'aime pourtant pas la lecture, il demeure un objet étranger au plus grand nombre. Dans les reality-shows, dans les films ou les séries télé (les seuls points de référence de certains jeunes aujourd'hui en Italie), on ne voit jamais personne en train de lire, le livre n'appartenant pas aux habitudes de vie de la plupart des Italiens.

5 Trois « livres sur des livres » ont récemment été publiés en Italie. Il s'agit de deux ouvrages d'André Schiffrin, *L'Édition sans éditeurs*, et d'un volume de l'écrivaine serbo-croate Dubravka Ugresic, *Zabranjeno citanje* (*Ceci n'est pas un livre*)[2]. Ce dernier ouvrage raconte les mésaventures tragi-comiques d'un auteur qui voit sa relation au lecteur devenir de plus en plus ténue et difficile, et finalement totalement empêchée par l'intromission d'instances extérieures : l'éditeur, l'agent, le relecteur ou le promoteur du livre. Ces figures représentent la marchandisation du livre sans pour autant soutenir le travail difficile de l'écrivain dans son rapport complexe au monde des lecteurs, qui demeure à l'auteur tout à fait étranger. De plus, il se trouve que les contraintes de la marchandisation conditionnent et modifient l'inspiration même de l'écrivain ainsi que ses procédés de création. Une des idées les plus brillantes de Dubravka Ugresic est de montrer combien le réalisme socialiste, vitupéré par la culture d'en haut, a totalement envahi l'imaginaire contemporain. Les livres de Schiffrin, quant à eux, tracent un portrait très clair de la situation actuelle, que l'auteur qualifie d'« industrie des contenus ». Le lecteur commun ne peut pas même s'imaginer la censure à laquelle la diffusion des idées est actuellement soumise. Ni Proust ni Joyce ne pourraient aujourd'hui publier leurs œuvres, qui seraient en but aux règles figées du marché. Les préfaces italiennes des deux ouvrages en question, signées respectivement par Alfredo Salsano et Stefano Salis, présentent la situation italienne en l'inscrivant dans le contexte international. Il en ressort un bilan alarmant, selon lequel l'éditeur est remplacé par des bureaux de marketing, alors que les lecteurs, libres et conscients, font désormais partie d'un public manipulé. L'échelle de valeurs a quant à elle été remplacée par les classements des ventes, qui dominent le marché actuel et futur. La course haletante vers le best-seller est aujourd'hui l'unique ambition du marché de l'édition. Et cette tendance s'annonce irréversible.

6 Écrivains et lecteurs en Italie se sont aujourd'hui détournés de la vérité et de la sincérité. En effet, il existe tout un courant de la critique qui, malgré ses bonnes intentions (donner une place à la littérature populaire ; dépasser les barrières entre les genres littéraires ; anéantir les préjugés stylistiques et académiques), a fini par niveler la production littéraire en mettant sur un pied d'égalité *tout* phénomène littéraire ou pseudo-littéraire. Cette critique ne fait plus vraiment de distinction, surestimant des produits moyens, mauvais ou piètres, au nom de la liberté d'expression et de publication. Elle a perdu le goût, voire l'habitude, de l'exigence, au sens où il faut désormais se montrer indulgent vis-à-vis des différentes maisons d'édition, en délivrant des comptes rendus tièdes et satisfaisants. Et, tout cela, dans un climat d'*omerta*. Ce courant de la critique se trouve aujourd'hui dans une situation singulièrement gênante : elle ne sait plus quel est son véritable objet d'analyse ni quelles exigences satisfaire, celles du public ou celles des gestionnaires. Elle ne sait plus s'il vaut mieux analyser les stratégies de vente, plutôt que les raisons d'un succès éditorial, ni si le succès obtenu auprès du public par un ouvrage est « réel » ou davantage le résultat d'une campagne publicitaire[3]. Les jeunes auteurs ne conçoivent plus la publication d'un livre comme un acte responsable, mais comme une garantie de reconnaissance sociale. Ils sont certains de recevoir des critiques complaisantes, qui ne détecteront aucun défaut, et que les revues de presses seront favorables, élogieuses, voire enthousiastes, puisque les intérêts mêmes de la maison d'édition sont en jeu. Chaque auteur a son critique-laquais, ses minutes de notoriété, comme le disait le prophète Andy Warhol, le grand prêtre de la moquerie envers la critique. Triste, errant dans les couloirs de librairies devenues trop grandes pour son

faible besoin, le lecteur se traîne, la tête pleine d'idées fausses sur la valeur des livres et sur ses envies de lecture, comme s'il était à bord d'un vaisseau à la dérive, qui se remplit d'eaux mornes et boueuses.

7 L'Université et la recherche scientifique ont à leur tour été humiliées par ce gouvernement qui ressemblait à une dictature médiatique. La réforme du système universitaire est une vraie catastrophe pour les carrières académiques et pour le savoir en général. Conçue par un trust d'ignorants et d'incompétents et promue par l'ancienne ministre de l'Éducation nationale, Mme Letizia Moratti, la réforme rend actuellement impossible toute réalisation d'un projet de recherche et affaiblit les chercheurs, qui ont déjà eu à subir les suppressions de postes et de fonds pour la recherche de la part des gouvernements précédents. En liste pour les municipales de Milan, Mme Moratti, poupée animée à la voix intolérable (et victime d'un coiffeur impitoyable), veut à présent s'emparer du fief de la capitale lombarde[4]. Un danger relatif, l'ancienne capitale des Lumières étant déjà agonisante : les grandes expositions disparaissent, les théâtres ferment leurs portes, tandis que la culture se déplace vers la banlieue au nom de la décentralisation. Il est insupportable et grotesque (mais banal) de constater que l'Italie qui pourtant possède l'une des plus grandes histoires culturelles de l'Occident et qui pourrait vivre de son art et de son patrimoine archéologique, refuse de valoriser ses ressources majeures et les détruit d'une manière absurde[5].

8 On constate de manière de plus en plus évidente l'existence d'un gouffre entre les universités, les maisons d'éditions et le journalisme « littéraire » (au sens où « il s'occupe de littérature »). Chacune de ces trois institutions tente de survivre selon ses propres lois et communique par son propre jargon, incompréhensible pour les deux autres. Si les maisons d'éditions et le journalisme vivent une vie parasitaire, le monde académique, lui, est isolé et muet. Ses jugements ne sont aucunement pris en compte : son langage devient en effet de plus en plus énigmatique et détaché du langage courant, et ses chemins sont insondables pour les non-initiés. De leur côté, les journalistes et les éditeurs finissent par se lasser d'imiter les mœurs et d'exaucer les désirs les plus vulgaires du public, qu'ils considèrent bien plus naïf, simple et sot qu'ils ne le sont eux-mêmes. À l'image des trois vieilles filles tchékhoviennes vivant d'un patrimoine ancien, ces trois institutions se fondent sur un trésor qui a perdu toute sa valeur : le texte, le livre, la culture même.

9 Dans l'univers clos du savant, le texte est unique, inestimable, une monade sacralisée et intouchable. L'œuvre est digne des plus grandes attentions, d'interprétations infinies et d'un nombre incalculable d'heures d'étude solennelle et dévote. Au contraire, dans les univers parallèles du journaliste et de l'éditeur, le texte devient tout simplement une marchandise, un battage publicitaire, un scandale, un « événement », un conflit d'intérêts. Dans les bureaux de presse des grandes maisons d'éditions, on négocie les « exclusivités » selon des règles publicitaires. On donne la possibilité à tel ou tel journal de publier un article sur le livre à paraître et l'on crée l'évènement littéraire. On fait du bruit autour d'un ouvrage, on lance la « renaissance » des littératures régionales voire municipales (valdôtaine, tyrolienne, lucane, comasque). Comme l'écrivait Alberto Arbasino, l'on voit apparaître l'ex-camionneur, l'ex-forçat, l'ex-boxeur, l'ex-alcoolique, l'ex-féru de jeux de hasard, l'ex-criminel qui a tué et mangé toute sa famille, qui soudainement deviennent auteurs et racontent leurs histoires[6]. Nombreux sont les journalistes qui n'attendent que d'exécuter les ordres des maisons d'éditions et qui sont à la chasse du pire des écrivassiers pour en faire un génie, une réincarnation de Dostoïevski

ou d'Homère. Les lecteurs, curieux, se pressent d'acheter le nouveau chef-d'œuvre (un par semaine au moins) et sortent désorientés de leur lecture.

10 Pour ceux qui *vendent* le livre, il y a « une sortie », « une parution », peu importe : la critique *ne fait plus la distinction* ; elle n'a plus de critères d'évaluation. Elle sombre dans les labyrinthes de l'exégèse en évitant toujours de trancher : bien ou mal ? bon ou mauvais ? grand, petit, moyen ? banal ? Lorsqu'elle parvient à formuler un avis, elle est face à un vide. Dans l'industrie du livre, personne ne prend en considération ses remarques ; elle est comme cette sœur défroquée à la sortie du couvent, interprétée par Audrey Hepburn dans un célèbre film de Fred Zinnemann intitulé *Au risque de se perdre*[7]. Pour ceux qui *fabriquent* le livre, ce dernier est devenu surtout une source de fatigue, la pire des fatigues. En Italie, les employés des maisons d'éditions, les « happy few » d'antan, sont des êtres frustrés. Cependant, le sort de ceux qui travaillent pour le livre en dehors des maisons d'éditions (traducteurs, rédacteurs, réviseurs) est encore plus pitoyable. Ceux qui exercent des professions libérales dans les métiers du livre n'ont aucune liberté. Condamnés à l'indigence perpétuelle, sans garantie de décrocher un contrat, ils subissent une forme d'esclavage, non pas physique mais psychologique. Relégués dans leurs appartements, ils passent leurs journées, seuls, à lire des tonnes de pages par jour, bourrées de fautes qu'ils n'arrivent même pas à comprendre. Travaillant moi-même en tant que relecteur pour une maison d'édition, j'ai eu récemment l'occasion de lire une traduction où l'on citait à plusieurs reprises une tragédie de Shakespeare intitulée *Troïlus et Clessidra* (*sic*). Le mot « clessidra » signifiant en italien « sablier », je n'arrivais pas à comprendre ce à quoi le jeune traducteur français faisait référence[8]. Je me suis alors rendu compte que le traducteur avait peut-être *quelques notions* de littérature française, mais qu'il ne maîtrisait pas du tout la littérature anglaise, et cela probablement à cause d'une licence obtenue en trois ans, où il avait appris peu de chose, voire rien du tout.

11 Les éditeurs ne veulent pas investir dans la relecture des textes et proposent aux lecteurs des ouvrages pleins de coquilles plus ou moins graves, qui anéantissent la force du livre. Pour faire un nouveau rapprochement avec la haute couture, on pourrait dire que c'est comme si Valentino produisait des vêtements sans prendre soin des finitions. Mais qui achèterait une veste sans boutonnières ? Une des dernières inventions des petites et moyennes maisons d'éditions consiste à exploiter les jeunes. Il est en effet facile d'obtenir gratuitement des élèves des écoles de traduction une première version traduite d'un texte, qu'ensuite on fait corriger par les élèves d'une école d'écriture, pour enfin aboutir à un résultat éditorial désastreux. Les grands comités de rédaction d'autrefois comptaient plusieurs relecteurs qui lisaient et relisaient les textes de manière rigoureuse, en prenant soin des moindres imperfections. À présent, bien souvent, les rédactions sont composées de très peu de personnes, voire d'une seule, qui ne font qu'assister au va-et-vient des épreuves confiées à des vacataires sans expérience, incapables de saisir les véritables enjeux des textes, et qui ne rêvent que d'une seule chose, devenir auteurs.

12 Il m'est arrivé de parler de Chateaubriand à des étudiants. J'expliquais qu'après avoir terminé les *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand les rendit à son éditeur avec l'ordre de ne les publier qu'après sa mort. Toute la classe est restée bouche bée. Les étudiants d'aujourd'hui ne peuvent concevoir qu'un auteur se dérobe au public. Ils veulent publier, immédiatement, sans hésiter, la valeur d'un texte étant fixée par la publication et par le marché. Les propos des écrivains décadents au sujet de l'aristocratie des poètes et du mépris des goûts de la tribu sont inconcevables pour eux. Il leur faudrait relire un essai oublié de Virginia Woolf, *Middlebrow*, qui trace le portrait d'une classe culturelle

moyenne, réglée et inoffensive, sûre d'elle-même, dominée par des Homais satisfaits et fiers de leur propre mentalité éperdument bourgeoise, drapée des voiles éclairés de la culture de gauche. En Italie, comme ailleurs, il y a des maisons d'éditions *middlebrow*, des auteurs *middlebrow*, ainsi que des cérémonies typiquement *middlebrow* : les festivals littéraires, orgies des bas-bleus, des Verdurins, des nullards, des demi-portions. Mais y a-t-il encore de la place pour une édition de qualité ? Et, si tel est le cas, pour combien de temps encore ? Dans les librairies, les livres qui ont vraiment de la valeur ont une durée de vie aussi brève que les livres de pacotille (soit environ un mois). Ils ne peuvent pas même compter sur le battage publicitaire qui gonfle les ventes des produits les plus insignifiants, dans le genre de *100 Coups de brosse avant d'aller dormir* de Melissa P[9]. Dans leur course au best-seller, les maisons d'édition majeures ont perdu leur identité, leur mémoire historique, et enfin, leur âme. J'ai eu l'occasion de voir personnellement les archives épistolaires de l'éditeur Bompiani, contenant la correspondance de Valentino, son fondateur, avec les plus grands auteurs de son époque. Ces papiers étaient oubliés au fond d'un sous-sol, dans de gros cartons, à la merci de la poussière, de l'humidité et des voleurs. Est-il possible que personne ne reconnaisse la valeur de ces documents pourtant uniques ? Je ne peux le croire.

13 Mais on devait parler de littérature comparée, n'est-ce pas ? L'idée même d'une littérature comparée est inactuelle en Italie. La comparaison signifie confrontation, échange, désir de se comprendre entre cultures différentes. Aujourd'hui, rares sont ceux qui ont envie de comprendre ou d'échanger leurs idées. Une des tares héréditaires de l'Italie est le provincialisme, le *localismo*, qui enferme les intellectuels dans des réalités régionales claustrophobes et empêche les rapports et les échanges avec l'extérieur. La situation des chercheurs italiens est pénible, bien que la plupart de mes compatriotes l'ignorent. Les étudiants, par exemple, ne peuvent s'imaginer les malheurs de leurs professeurs. On voit de plus en plus les jeunes chercheurs italiens émigrer à la recherche de postes décents. Ceux qui restent en Italie, souvent, ne peuvent même pas participer aux colloques internationaux, n'ayant pas le peu d'argent nécessaire aux déplacements. Il y a toutefois encore des téméraires masochistes qui s'engagent dans la recherche scientifique, mendiant le peu d'euros nécessaires, auxquels en plus ils touchent avec un sentiment de culpabilité dû à la conscience que leurs études byzantines enlèvent des fonds à la recherche sur les maladies les plus graves. Ceux qui peuvent partir à l'étranger et revenir, parfois grâce aux initiatives censées favoriser le retour des soi-disant cerveaux, sont les mêmes qui arrivent à dépasser le *localismo* et ont acquis une vision plus vaste de la réalité des études et des échanges internationaux.

14 Il y a pourtant, pour les comparatistes, de merveilleux instruments de travail : l'œuvre monumentale *Il materiale e l'immaginario* ou l'encyclopédie *Il romanzo* que la maison d'édition Einaudi publiera d'ici quelques années. Dans les lycées italiens, beaucoup d'élèves ont eu la chance d'étudier la littérature du XXe siècle à travers la *Guida al Novecento* et les autres ouvrages de Salvatore Guglielmino, un vrai pionnier de la didactique de la littérature comparée et de l'enseignement interdisciplinaire (avec notamment de nombreux exemples d'auteurs italiens et étrangers rapprochés d'artistes ou de cinéastes). La situation de la lecture reste toutefois décevante dans l'enseignement universitaire. On ne peut pas pratiquer la littérature comparée sans posséder un patrimoine de lectures et de « choses vues » vaste et articulé, de même qu'on ne peut pas mener de recherches sérieuses avec une bibliographie tirée uniquement d'Internet. Cependant, le mot « sérieux » a pris un sens négatif, lourd, ennuyeux, désagréable, « ça

sent » la fatigue, l'engagement, la concentration, toutes choses inacceptables pour certains étudiants de licence. Le débat autour d'un canon littéraire européen, débat légitime en soi, a permis de relativiser les repères traditionnels de la littérature occidentale et de condamner l'« eurocentrisme » qui a été, à un certain moment, une réalité. Ceci, on ne peut certes pas l'ignorer, de même que l'on ne peut s'opposer à son âge d'or qu'après l'avoir étudié dans ses multiples contradictions et dans ses moments de gloire.

15 Quel est l'avenir du texte, du livre et plus généralement de la culture en Italie ? Impossible à prévoir. Bienvenue au pays des miracles. Au moment même où j'écris on annonce la sortie d'une nouvelle collection. Son nom est « Toilet ». Elle propose des livres à lire dans la salle de bain.

NOTES

1. En ce sens, nous renvoyons à l'article de Tiziana Carlino, dans ce même numéro de la revue *TRANS-*.

2. André Schiffrin, *L'Édition sans éditeurs*, Paris, La Fabrique, 1999 (traduction italienne, *Editoria senza editori*, Torino, Bollati Boringhieri, 2000) et *Le Contrôle de la parole*, Paris, La Fabrique, 2005 (traduction italienne *Il controllo della parola*, Torino, Bollati Boringhieri, 2006). Dubravka Ugresic, *Zabranjeno citanje*, Konzor, Zagreb, Samizdat, Beograd, 2000, (traduction française, *Ceci n'est pas un livre*, Paris, Fayard, 2005 ; traduction italienne *Vietato leggere*, Roma, Nottetempo, 2005).

3. Les problèmes majeurs de la critique actuelle ont récemment été analysés par Mario Lavagetto dans son pamphlet intitulé *Eutanasia della critica*, Torino, Einaudi, 2005.

4. Cet article a été rédigé avant de connaître le résultat des élections municipales de la ville de Milan. Depuis, Mme Letizia Moratti a remporté 51,97 % des voix et a été élue maire de Milan [NDLR].

5. Voir à ce propos l'ouvrage de Salvatore Settis, *Italia S.p.A. L'assalto al patrimonio culturale*, Torino, Einaudi, 2002.

6. Alberto Arbasino, *Certi romanzi*, Torino, Einaudi, 1977.

7. Le titre original du film est *The Nun's Story* (1959).

8. Le titre original de la tragédie de Shakespeare est *Troilus and Cressida*.

9. Melissa P., *100 Coups de brosse avant d'aller dormir*, Paris, Pocket, 2005.

RÉSUMÉS

Cet article est un pamphlet sur l'Italie d'aujourd'hui. A partir d'un constat sur l'actualité politique du pays, il éclaire le lecteur étranger sur certains mécanismes de fonctionnement de la

société italienne, à travers une analyse du monde éditorial, de la situation de l'université et de l'état de la littérature comparée en Italie.

This article is a pamphlet about Italy today. Based on the observation of political events, the text sheds light on some aspects of Italian society for the benefit of the foreign reader, by analysing the publishing world, the situation of Italian academia and the status of comparative literature in the country.

El presente artículo es un panfleto sobre la Italia actual. Apoyándose en un juicio de la política moderna del país, el texto ofrece algunas luces al lector extranjero sobre el funcionamiento de la sociedad italiana. Asimismo, al analizar el mundo editorial se pone en evidencia la situación de la universidad y el estado de la literatura comparada en Italia.

AUTEUR

MASSIMO SCOTTI

Docteur en Littérature Générale et Comparée de l'université de Naples "L'Orientale" et de l'université Paris III, Massimo Scotti a soutenu en 2005 une thèse intitulée « Gothique méditerranéen » avec un corpus d'auteurs allant de Théophile Gautier à Heinrich Heine et Henry James. Ses recherches portent essentiellement sur les écrivains décadents, le modernisme, la poétique de Paul Valéry (« Ces vipères de lueurs. Il mito ofidico dell'immaginario valériano », Roma, Bulzoni, 1996) et sur la littérature de voyage (« Sul mare degli Dei. Mitografia dell'isola di Capri », Dante et Descartes, Napoli 2003)